

tion du shérif avait comme pétrifiés. Soto ne répondit pas. Immobilité, il sembla épier l'occasion pour s'élançer. Trois fois, Morse réitéra son ordre, sans obtenir d'autre réponse qu'un regard farouche du brigand. Morse, qui ne le perdait pas de vue, sortit de sa poche, et sans cesser de le coucher en joue, une paire de menottes qu'il donna à Wintchell, en lui disant de les mettre au prisonnier; mais en ce moment une grosse femme mexicaine se leva derrière Morse et lui saisit le bras qui tenait le pistolet. Au même instant, Soto sauta en arrière en blasphémant; il poussa entre lui et le shérif un individu qui se trouvait là, et se redressa une seconde après armé de son revolver.

« Morse fit feu par-dessus la tête de l'homme dont le bandit se faisait un bouclier; mais la balle porta un peu trop haut et n'atteignit que le chapeau. Se voyant entouré, et redoutant d'être assailli par derrière, le shérif battit en retraite vers la porte. Deux fois, Soto fit feu sur lui, et deux fois il évita la balle en se baissant. Une fois dehors, Morse s'embusqua à un coin de la cabane, d'où il échangea encore quatre coups de revolver avec son adversaire, aucun desquels n'atteignit le but.

« A cette période du combat, Wintchell, qui avait trouvé un fusil de chasse, fit feu sur Soto et le manqua. Celui-ci rentra alors dans la maison, et Morse en profita pour courir chercher sa carabine, qu'il avait laissée accrochée à la selle de son cheval, comme nous l'avons dit plus haut.

« Un instant après, Soto, tenant de chaque main un énorme revolver de marine, sortit de la maison et se dirigea en courant vers son cheval, qui était attaché non loin de là. Mais l'animal, effrayé par le bruit des détonations, brisa la courroie qui le retenait et s'enfuit dans la montagne. Prenant aussitôt son parti de ce contretemps, Soto se mit à descendre la côte vers un endroit où plusieurs chevaux étaient à paître, dans l'espoir d'en saisir un et de s'en servir pour s'échapper.

« Pendant ce temps, Morse avait repris possession de sa carabine, et, visant le fugitif, à une distance de 150 mètres, il l'atteignit à l'épaule droite. Soto chancela; puis, se remettant, il rebroussa chemin, et, armé de ses deux revolvers, il marcha résolument sur le shérif.

« A ce moment, Harris arrivait au grand galop. Jugeant d'un coup-d'œil la situation, il tira sur le bandit un coup de sa carabine Spencer. Soto, qui n'avait pas été atteint, ne daigna pas faire attention à ce second adversaire. Il continua de s'avancer sur Morse, comme un homme qui a fait le sacrifice de sa vie en échange de celle de son ennemi. Il n'eut cependant pas le temps de se servir de ses armes. Un second coup de la carabine de Morse l'atteignit au beau milieu du front. Il roula sur le sol, le crâne fracassé.

« Ainsi se termina ce combat qui fait le plus grand honneur au shérif Morse. L'homme qu'il a tué avait déjà subi deux condamnations à San Quentin. C'était, ainsi que nous l'avons dit au commencement, un homme d'une force et d'une adresse redoutables, et probablement le plus dangereux bandit mexicain qui ait paru depuis Joaquin Murietta.

« On dit qu'il s'était amouraché d'une señorita aux mœurs faciles, et que c'est en venant à un rendez-vous qu'il a été surpris. Du reste, les femmes ont assisté au combat avec la même tranquillité qu'elles auraient assisté à un spectacle quelconque. Elles n'y ont vu qu'un incident de leur existence accidentée.

« La petite troupe d'Américains est revenue en amenant prisonniers tous les Mexicains qu'elle a trouvés dans la vallée. Dans le nombre se trouve un évadé de la prison de Santa Cruz. Morse a gardé, comme trophées de sa victoire, le magnifique cheval noir et les trois revolvers du bandit.»

PROPHÉTIE DE BLOIS.

Nous n'exagérons certainement pas en disant que plus de cinquante journaux, soit religieux, soit politiques, mais ces derniers surtout, ont publié, sous le titre de *Prophétie de Blois*, des prédictions qui ont été réellement faites au mois d'août 1804, par une pieuse tourière des Ursulines de cette ville. Mais nulle part il n'en a été donné un texte parfaitement exact, et surtout complet. On a même bien vite aperçu certaines contradictions entre différentes copies.

Malgré cela, l'impression faite sur les esprits a été immense, et elle a eu un caractère auquel il eût été impossible de s'attendre. Personne, même parmi les écrivains frondeurs de tout ce qui a une physiologie religieuse et surnaturelle, ne s'en est moqué. L'intérêt avec lequel on s'en est occupé a été si grand que l'on s'arrachait les feuilles où elle était publiée. Depuis le jour où cette publication a eu lieu, les Ursulines de Blois ont reçu une telle quantité de lettres qui avaient pour but de demander des renseignements et des détails, qu'il y a eu des semaines où le nombre s'en est élevé à près de trois cents. Encore aujourd'hui, ces envois ne diminuent guère. Une foule de personnes disent qu'elles écrivent au nom de leurs familles, de leurs amis, de tout ce qui les entoure. Des magistrats, des vicaires-généraux, des évêques, un cardinal même, ont demandé si la prophétie était authentique, et témoignent l'intérêt qu'elle leur semblait mériter.

Autant que possible, on a répondu, quoique brièvement, à toutes ces lettres; quelques unes de nos réponses ont été insérées dans des journaux de localités; mais ces détails étaient trop incomplets pour satisfaire le besoin que l'on éprouve de sonder l'avenir dans les grandes calamités. Je dois dire que si nous avons consenti à répondre, ça été uniquement par un sentiment de convenance et par égard pour les personnes honorables qui suppliaient en quelque sorte pour qu'on leur dit ce à quoi l'on peut s'arrêter sur une pièce qui occupe la France entière. Mais nous devons déclarer que jamais ni la communauté ni ceux qui la dirigent n'ont eu la pensée de donner de la publicité à la prophétie de sœur Marianne. C'est à leur insu que le *Constitutionnel* d'abord et après lui presque tous les autres journaux l'ont publiée. La preuve en est que jamais on ne l'a ni écrite ni dictée dans la maison. Les diverses copies qui circulent sont l'œuvre de personnes qui les ont rédigées de mémoire, à la suite de conversations qu'elles ont eues avec la mère Providence, confidente de sœur Marianne et dépositaire de ses prédictions.

Nous devons ajouter que cette vénérable religieuse, âgée aujourd'hui de plus de 92 ans, n'a pas eu un seul entretien détaillé sur ce sujet depuis 25 ou 30 ans: d'où il faut conclure que toutes les copies manuscrites ou imprimées qui peuvent circuler remontent au moins à 1845. Il nous en a été envoyé une, du diocèse de Valence, qui se terminait par cette note:

« Le père Ecarlat, religieux, a déclaré le 16 juillet 1829, avoir reçu ces communications en 1810 et 1812. Cette copie diffère à peine, et seulement dans quelques expressions de

laquelle, de celle du *Constitutionnel*. Elle n'est pas divisée par versets numérotés.

En voilà assez pour faire voir que la communauté des Ursulines n'a encouru aucune responsabilité dans la publication de la prophétie dite de Blois. Maintenant que le bruit est fait, et qu'il se prolonge indéfiniment par suite des angousses générales, il nous semble utile d'intervenir, non pas au nom de la communauté, pas même en notre qualité d'aumônier, encore moins à l'instigation de l'autorité ecclésiastique, qui est aussi étrangère que possible et à la composition et à la publication de cet opuscule; mais comme simple prêtre, persuadé qu'il fait une œuvre utile à la religion, et que cette entreprise est d'autre part sans inconvénient. Nous ne voulons pas rendre plus sonores les échos qui retentissent de toute part: à Dieu ne plaise; notre intention est au contraire de les adoucir en répondant aux mille questions que l'on se fait partout, et en résolvant les doutes qui donnent lieu aux milliers de lettres dont une bonne partie est à notre adresse personnelle. Il nous semble utile également de mettre fin aux commentaires absurdes que l'on a faits et aux historiettes ridicules qui ont été et sont tous les jours répandues à cette occasion.

Ainsi, on a écrit de Blois à un journal de Provinces que la mère Providence, étant tombée gravement malade, avait refusé de recevoir les derniers sacrements, sous prétexte qu'elle ne doit pas mourir avant la fin de la guerre. Cette vénérable religieuse a trop de droiture, de simplicité et d'élevation d'esprit, surtout elle a trop d'esprit religieux pour refuser les derniers sacrements lorsque ses supérieurs jugeraient le moment venu de les lui administrer; puis elle sait fort bien que l'on ne reçoit pas les derniers sacrements pour mourir, mais, au contraire, pour guérir, si Dieu juge le retour à la santé préférable à la mort.

Nous terminerons notre travail par quelques réflexions qui peuvent avoir leur utilité dans les circonstances présentes.

Pour arriver à ces résultats, nous nous proposons: 1^o de résoudre les doutes qui peuvent exister sur l'authenticité de la prophétie de sœur Marianne; 2^o d'obvier aux inconvénients qui résultent de la variété des textes; 3^o d'indiquer la nature, le but et la portée religieuse que nous semble avoir cette prédiction.

Alors on pourra porter un jugement avec connaissance de cause, et ceux même qui croiraient devoir rejeter la prédiction, pourront au moins dire qu'ils ne le font pas sans avoir écouté aucune raison.

AUTHENTICITÉ DE LA PROPHÉTIE DE SŒUR MARIANNE.

Les religieuses Ursulines établies à Blois en 1624, à la demande du *corps de ville*, furent chassées de leur maison le 1er octobre 1791, après avoir donné, pendant plus d'un siècle et demi, l'instruction gratuite à toutes les jeunes filles, riches ou pauvres, que les familles voulurent leur confier. La plupart se retirèrent chez leurs parents les plus proches ou chez des amis charitables; d'autres furent recueillies par les tourières, qui s'étaient logées en ville, et soignées par elles. La persécution ayant un peu diminué après la clôture de la convention, elles se réunirent au nombre de seize dans une maison, pour y ouvrir une école. Sœur Marianne, ancienne tourière, qui leur était restée constamment dévouée, leur continua ses services.

Cette pieuse fille faisait trois retraites spirituelles par an; elle était presque toujours en oraison pendant son travail, et cette oraison était souvent accompagnée du don des larmes. Dans sa dernière maladie, qui arriva au mois d'août 1804, elle recevait les visites et les soins d'une grande pensionnaire, Mlle de Leyrette, alors âgée de vingt-six ans. Habitée avec elle à une certaine intimité de conversation, surtout à témoigner son attachement à l'égard de la communauté, elle se mit un jour à lui dévoiler l'avenir de cette maison. Mlle de Leyrette, qui n'était nullement préparée à croire à des prédictions aussi extraordinaires, refusa d'abord de les entendre.—Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, répliquait-elle à Marianne, c'est aux religieuses.—C'est à vous; les religieuses actuelles n'y seront plus quand les derniers événements que je vous annonce arriveront; vous, vous vivrez encore.—Mais je ne serai pas religieuse—Vous serez religieuse, et plusieurs fois supérieure; vous serez le soutien de la communauté—Vous savez bien que ma mère s'y oppose.—Dans six mois, Mme votre mère ne pourra plus s'y opposer.

Six mois après, Mme de Leyrette était morte. Sa fille était allée la soigner dans sa dernière maladie; elle lui ferma les yeux, régla ses affaires et revint aux Ursulines, où elle entra définitivement au noviciat, le jour de la fête des Cinq-Plaies, 1806.

Sœur Marianne, continuant ses prédictions, ajouta:

« On ne restera pas toujours dans la maison où nous sommes; on en aura une autre où l'on sera bien mieux.... Mais voilà quelque chose de fâcheux! Des religieuses ne voudront pas y aller; elles se monteront la tête et se sépareront de la communauté. Nous voilà dans cette maison. (En disant cela, et chaque fois qu'elle se transportait dans l'avenir, elle regardait le mur auprès duquel était son lit, comme si elle y eût vu les lieux et les choses dont elle parlait.) Ah! nous sommes bien mieux que dans l'autre! Pourtant... nous ne pouvons pas rester comme cela; il faut un mur là... Mais nous sommes trop pauvres; nous ne pouvons pas faire de dettes.—Cependant, nous ne pouvons pas rester comme cela; nous ne sommes pas renfermées; il faut un mur là.—Nous ne pouvons pas faire de dettes.—Eh bien! voilà tout, on y mettra une cafetière d'argent.» Puis, se mettant à rire, elle dit: « Ah! c'est bien drôle, une cafetière d'argent dans un mur.»

Huit ans après, les Ursulines, avec l'aide et les secours d'un saint prêtre nommé M. Gallois, curé de l'ancienne cathédrale, achetèrent, dans le haut de la ville, une petite partie de l'établissement qu'elles occupent maintenant, et elles allèrent s'y installer le 22 juillet 1812; mais il y eut deux religieuses qui, ne trouvant pas ce changement de domicile à leur goût, refusèrent de suivre le reste de la communauté et s'en séparèrent. Le jardin de la nouvelle maison était fermé de murs de trois côtés; mais un bout n'était séparé du clos d'un voisin que par une haie de bois sec. Ce voisin était un maquignon, qui laissait ses chevaux paître à l'abandon dans sa propriété. Ces animaux, apercevant dans le jardin des religieuses une pâture meilleure que celle qui leur était abandonnée, sautaient par-dessus la haie et causaient le ravage que l'on peut imaginer.

Lamentations des pauvres religieuses, qui disaient à la supérieure: Nous sommes bien mieux ici que dans la rue des Juifs; mais pourtant, nous ne pouvons pas rester comme cela; il faut un mur là.—Nous sommes trop pauvres, répliquait la supérieure, nous ne pouvons pas faire de dettes.

Le lendemain ou deux jours après, nouvelle invasion et nouveaux dégâts; les religieuses recommencent leurs plaintes:

Nous ne sommes pas renfermées; il faut un mur là! La supérieure fait la même réplique: Nous sommes trop pauvres, nous souffrirons; impossible de faire de nouvelles dettes.

—C'est absolument le monologue de Marianne, reprend la mère Providence; elle faisait d'avance les plaintes des religieuses et donnait la réponse que donne notre mère supérieure. Elle a ajouté: Eh bien! voilà tout, on y mettra une cafetière d'argent.—Qu'est-ce que cela veut dire, ma Mère? hasarde un novice.—Je n'en sais rien, ma petite sœur.

On resta dans cette position désagréable jusqu'en 1819. Alors une zélée bienfaitrice des Ursulines, appelée Mme de Bongard ayant appris que les pauvres religieuses continuaient à éprouver des désagréments par suite du mauvais état de clôture du jardin, vint faire une visite à la supérieure, qui était alors la mère Providence.—Il faut absolument remédier à cela, ma chère Mère, et construire un mur au bout de votre jardin.—Nous le voudrions bien, madame, mais cela nous est impossible; je n'ose pas faire de dettes.—Allons! vous me faites pitié! j'avais intention d'acheter une cafetière d'argent, j'en fais le sacrifice, et je mets ma cafetière dans votre mur.

Au sitôt elle fait venir les ouvriers et approche les matériaux; elle engage son mari, à poser la première pierre, comme pour un monument, et au bout de quelques jours le jardin était clos.

Nous reconnûmes alors, disent les *Annales* de l'époque, la vérification d'une prédiction qui avait été faite à notre vénérable Mère, lorsqu'elle était postulante.

Revenons à sœur Marianne. Elle dit encore à Mlle de Leyrette: « Il y aura un évêque à Blois (rien n'était plus invraisemblable en 1804); les Mères une telle, une telle, qu'elle nommait, ne le verront pas; elle désigna également celles qui devaient le voir.—Ma sœur Monique le verra.... Le verra-t-elle? Non, elle ne le verra pas; mais au moins elle saura qu'il est venu.»

Or, voici ce qui arriva:

Par le Concordat de 1817, le siège de Blois avait été rétabli, et Louis XVIII y avait nommé M. de Boisville. La supérieure des Ursulines ayant appris cela dit à la mère Providence: Ma bonne Mère, voilà vos prophéties qui vont s'accomplir, nous allons avoir un évêque.—Notre Mère, je ne crois pas, nous n'y sommes pas.—Mais si, il est nommé.—Je ne crois pas.—Puisque je vous dis qu'il est nommé!—Notre Mère, je crois que nous n'y sommes pas.

Quelques semaines après, arrivèrent à Blois des caisses renfermant des effets de M. de Boisville, qui, ayant ses bulles, se regardait comme assuré de prendre possession.—Au moins, ma chère Mère, vous conviendrez maintenant que nous allons avoir un évêque.—Notre Mère, je crois que nous y sommes par.—Mais ses malles sont arrivées.—Ses malles ne sont pas lui. En effet, Louis XVIII n'ayant pas osé présenter son Concordat aux Chambres, la restauration du siège de Blois fut sans résultat, et M. de Boisville fut nommé à l'évêché de Dijon, où il mourut.

J'ai demandé un jour à la mère Providence pourquoi, en 1817, elle avait cru si fermement que le moment d'avoir un évêque n'était pas arrivé. Elle ne s'en souvenait pas. Mais, en consultant les registres, j'ai découvert qu'une mère Saint-Aubin, qui ne devait pas voir l'évêque, vivait encore. Cette religieuse mourut le 13 juillet 1823.

Cette date nous révèle une particularité très-remarquable. La nomination de Mgr de Sausin à l'évêché de Blois était connue depuis plusieurs semaines: cependant les religieuses, qui avaient appris cette nomination, ayant demandé à la mère Providence si, cette fois, c'était pour de bon qu'on allait avoir un évêque, elle répondit: Ah! oui, pour cette fois nous y sommes. Il fallait donc qu'elle fût persuadée que la mère Saint-Aubin allait mourir bientôt. Toutes les autres qui ne devaient pas voir l'évêque étaient mortes; sœur Monique, converse, était aveugle, et de plus tellement malade, que sa fin paraissait imminente. Le 23 juin, on pria le médecin, qui était venu la voir, d'attester dans un certificat l'impossibilité où elle était de donner sa signature afin que l'on pût faire payer un semestre de rente viagère qui lui était dû le lendemain. Si cette rente est exigible demain, dit le docteur, je vous conseille de le faire payer dès le matin, car je doute que votre malade vive encore demain soir. Cependant elle devait, sinon, voir l'évêque de Blois, au moins savoir son arrivée, et l'on était sûr qu'il ne viendrait pas avant plusieurs semaines, peut-être même plusieurs mois. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que l'on se trouvait en présence d'une impossibilité apparente de l'accomplissement de la prophétie; mais ces sortes d'embarras n'en étaient plus pour la mère Providence, qui, incrédule la première, au moment où Marianne lui léguait ses connaissances de l'avenir, avait appris à ne plus douter. « Notre Révérende Mère supérieure, disent les *Annales* écrites à cette époque, nous assurait que sœur Monique ne mourrait pas que Mgr notre évêque ne fût arrivé.

Cette assertion de l'annaliste n'est nullement suspecte, car la pauvre fille écrivait ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait dans toute la simplicité de son âme, et elle n'avait pas même l'idée que cette histoire pût un jour devenir publique.

La malade, déjà agonisante, était donc condamnée à vivre encore deux mois et demi. En effet, Mgr de Sausin, qui arriva à Blois le 29 août 1823, ne vint faire sa visite aux Ursulines que le 11 septembre suivant. Entré dans la salle de communauté et se voyant entouré des religieuses, il demanda à la supérieure si toutes étaient là.—Oui, Monseigneur, toutes, excepté deux: une sœur converse, aveugle depuis six mois, presque mourante depuis plus de trois mois, et à l'agonie depuis trois jours, et l'infirmière qui la garde. Après avoir causé un peu avec les religieuses, le vénérable prélat voulut voir la malade et se fit conduire à l'infirmerie. La supérieure dit à l'oreille de l'agonisante: Mr sœur, voilà Mgr l'évêque qui vient vous voir, Mgr l'évêque de Blois. Sœur Monique, qui paraissait privée de connaissance depuis trois jours, essaya de parler; mais elle ne put que gesticuler des mains pour témoigner son contentement. Mgr lui donna sa bénédiction, et le lendemain, à cinq heures du matin, elle rendait le dernier soupir.

Voilà des faits incontestables, mentionnés dans les annales de la communauté comme en passant, et avec une sorte de négligence qui prouve que l'on était à cent lieues de vouloir donner de l'importance à la prédiction, et surtout l'exploiter.

D'un autre côté, tout le monde sait à Blois que la mère Providence a été, toute sa vie, d'une grande droiture et d'une remarquable simplicité. Jamais on ne l'a vue disposée à s'enthousiasmer, et l'imagination est peut-être la moins saillante de ses facultés. On sait aussi que si elle a parlé cent fois de ses prédictions, soit dans sa communauté, soit à des personnes du dehors, prêtres et laïques, elle ne l'a jamais fait que par complaisance. Il ne lui est peut-être pas arrivé une seule fois dans sa vie de tourner elle-même, à dessein, la conversation